

Histoire

Ce qu'était l'école d'antan

On parle de plus en plus de l'importance de l'école, de l'importance de l'éducation dans le primaire, qu'il faudrait renforcer, de l'abaissement du niveau, des cours de morale peut-être à remettre à l'ordre du jour. On a oublié, les encriers, le papier buvard, l'odeur et le crissement des craies sur les tableaux noir ou vert, les vieilles cartes de France collées sur les murs. Un passé pas si ancien qui a marqué des générations de petits écoliers en blouse. Retour vers le passé.

Les « pleins » et les « déliés », deux mots qui ne parlent certainement pas désormais à une foule d'entre vous. Cette jolie calligraphie qui conduisait à dessiner un trait fin quand la plume montait et un trait plein quand elle descendait lors du tracé des lettres. Un régal quand ces « pleins et ces déliés » étaient bien faits et une souffrance quand, par malheur, l'encre faisait au bout de la plume une petite boule vite transformée en tache. L'application du buvard ne faisait que consolider les dégâts. Un « malheur » qui s'arrêta à partir de 1965 avec l'arrivée du stylo à bille dans les classes. On ne peut pas dire que la qualité de l'écriture s'en soit trouvée arrangée et on craint que le clavier n'améliore pas les choses non plus. A l'époque, il y avait toujours dans les classes cette odeur d'encre, de craie de crayon dont on taillait régulièrement les mines.

on dessinait avec un bâtonnet à même la cour en terre battue.



Une odeur très reconnaissable dès qu'après avoir été alignés en silence par deux devant la porte, tous en blouse, bleues pour les garçons, roses pour les filles, nous rentrions en classe. Les cours commençaient toujours par une leçon de morale. Puis dessin, pâte à modeler, collage de gourmettes pour les plus petits, dictée, exercice de calcul avec des problèmes à résoudre pour les plus grands. Le « copier-coller » existait

déjà à l'époque, n'en déplaise aux amateurs de raccourcis du clavier : l'élève surpris en train de copier « bénéficiait » d'une colle, à moins de se retrouver puni, « au coin ». Le sacripant pouvait aussi être tenu de rester en classe pendant que ses petits copains s'amusaient, en récréation, aux billes, à trap trap, au facteur n'est pas passé où à la marelle pour les filles ou encore au

carré (il paraît que cela s'appelle le jeu du tapatan) que l'on dessinait avec un bâtonnet à même la cour en terre battue. Les maîtres d'alors s'échinaient, sans compter leur temps, à nous enseigner les bases de ce qui ferait de nous des citoyens libres. On savait encore alors que tout nous était possible et que nous pouvions changer le monde.

La vie active dès 13 ou 14 ans

Dans les années 50, les classes dans les P.O. étaient mixtes. L'enseignement était traditionnel. L'école était figée. Les élèves, souvent en blouse noire, étaient assis et écoutaient le maître. Les classes étaient chargées, parfois plus de 30 élèves par classe en fin de primaire. Après le primaire, la 6^e n'était pas réservée à tout le monde. Il fallait passer un examen. Celui-ci se déroulait au lycée Arago à Perpignan. Tous les enfants du département s'y retrou-

vaient. Pour les enfants des villages, voir autant de monde sur un même lieu était impressionnant. Ceux qui réussissaient cet examen pouvaient aller au Cours complémentaire. Cela ne s'appelait pas encore collège d'enseignement général. Ceux qui n'étaient pas reçus pouvaient passer le Certificat d'études, deux ans après le CM2. La plupart des enfants entraient ensuite dans la vie active, à 13 ou 14 ans, allaient aider les parents sur

les exploitations agricoles. Ceux qui poursuivaient leurs études pouvaient passer des concours pour entrer dans des écoles supérieures. Comme l'Ecole Normale d'Instituteurs. « Sur 200 qui passaient le concours d'entrée, il n'en restait que 15 » confiait une ancienne institutrice. A priori, la sélection pour entrer dans l'Education nationale s'est un peu altérée ces dernières années. Les temps changent, paraît-il.

Souvenirs d'écoles en vrac

Voici quelques souvenirs de l'école des années 1960 glanés ici et ailleurs

- Filles et garçons étaient dans des classes séparées, pouvant compter 35 à 40 élèves.
- « Un trou dans chaque pupitre recevait un encrier blanc en porcelaine que la maîtresse remplissait. On étudiait les têtards, chaque enfant en avait un vivant dans un pot de yaourt. J'ai voulu le toucher, et il est tombé dans l'encrier... »
- Il fallait croiser les bras en silence quand la maîtresse expliquait une leçon.
- Effacer le tableau, en montant sur une chaise, était un honneur.
- Un bon travail était récompensé par un bon point. Au bout de dix on recevait une image. « Si on travaillait mal on

devait rendre des bons points. »

- La grande peur était d'avoir un zéro et de coiffer le bonnet d'âne, pendu à demeure au tableau.
- L'enseignant pouvait utiliser des tampons pour illustrer les leçons.
- Le cartable, en cuir épais, était très lourd même vide.
- Vers 1965, les trousseaux ont commencé à remplacer les plumiers coulissants.
- Les bruits étaient différents : les craies des élèves crissaient sur les ardoises, mais les chaises étaient silencieuses car soudées au pupitre. Les classes parfois mal isolées laissaient filtrer les récitations des voisins.

Les filles à l'école en 10 dates clés

1789 : A Perpignan trois couvents de religieuses reçoivent des pensionnaires. La Révolution n'étant pas favorable à leur instruction, les trois établissements religieux ferment.

1825 : On dénombre trois pensions de jeunes filles à Perpignan, on y enseigne l'étude de la langue française, un peu de calcul, l'histoire et la géographie, la couture.

1840 : Seuls quatre départements français sont dépourvus d'écoles de filles, dont le nôtre. Il existe encore des préjugés qui tendent à faire croire que l'instruction des femmes est inutile.

1850 : Après une énième injonction de la loi Guizot, qui enjoit aux communes de créer une école de filles, la ville de Perpignan ouvre deux écoles gratuites confiées à des religieuses.

1857 : 60 % des jeunes mariées originaires de Perpignan savent écrire leur nom.

1860 : Une vingtaine de jeunes filles obtiennent leur Brevet. Plusieurs d'entre elles deviendront institutrices.

1881 : La première Ecole Normale de filles ouvre ses portes dans la cité catalane, 48 ans après celle des garçons.

1891 : L'enseignement est gratuit pour les filles. La municipalité équipe les écoles en matériel mais ne fournit ni livres, ni cahiers. Le taux d'absence des élèves issus de familles en difficulté varie de 14 à 30 %.

1910 : Le Cours secondaire laïque devient le Collège de jeunes filles. Les programmes scolaires s'alignent sur ceux des garçons. En 1924, l'accès au bac devient possible pour les filles.

1945 : L'Education Nationale ouvre l'enseignement secondaire à l'ensemble des élèves.